Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 35

Artikel: Les tireurs ambulants à Lausanne. Knuty
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181454

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Neuvième année. N° 35. Samedi 2 Septembre 1871.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; —ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les tireurs ambulants à Lausanne. Knuty.

A peine le stand était-il ouvert que des tireurs allemands nous arrivaient comme une nuée de sauterelles. Presque tous tireurs de profession, ils guettent les annonces des tirs dans les journaux comme le marchand de bric-à-brac guette les mises publiques dans la *Feuille d'Avis de Lausanne.* Ils font leur campagne d'été et ne rentrent que lorsque les épais brouillards de novembre voilent toutes les cibles Alors ils pendent leur carabine au clou jusqu'à ce que le printemps leur rouvre le champ des mouches et des cartons.

Etrangers à nos mœurs romandes, ne connaissant presque personne, ces gens s'installent au stand avec un sans gêne, un bruit, un flux de paroles et de gestes qu'on est forcé d'admirer.

Le tireur ambulant est ordinairement accompagné d'un chargeur qui joue en même temps le rôle de souffleur.

Le maître ne quitte guère la barrière ou son homme de peine lui rapporte, après chaque coup, l'arme chargée. Il la saisit avec ses deux larges mains noircies par la poudre, écarte le revers de l'habit, enchasse profondément la crosse sous le bras, et, en se mettant en joue, aspire une forte provision d'air pour éviter le mouvement du poumon pendant quelques secondes. Le coup parti, cet air chassé avec force fait voler au loin la poussière et les débris de capsules.

Si le carton est annoncé, l'allemand sourit légèrement et se penche vers le secrétaire qu'il n'abandonne que lorsque celui-ci est parvenu à écrire, sous dictée, un nom souvent plus fatal au gosier qu'une arête de poisson.

Si c'est la mouche qui est atteinte, alors la joie germanique est au comble et devient assourdissante pour les alentours.

Mais si par malheur le coup a mal porté, retirez-vous ; la carabine est jetée brutalement sur la barrière, les bras du tireur gesticulent, et les *sakerment,* les *donnerwetter* tombent comme grêle aux oreilles des voisins.

Quelquefois ce n'est point le tireur et son chargeur que vous voyez ensemble, ce sont souvent deux frères ou deux associés qui chargent et tirent alternativement et se partagent le butin.

Les tireurs dont nous parlons sont sobres à l'excès. Ils ne savent ce que c'est que de vider une bouteille et même une demi-bouteille à deux ou à trois. On leur présente un verre, ils y trempent leurs lèvres et vous le rendent, crainte d'ébranler leurs nerfs par de trop fortes libations. Du pain, des pommes, des poires, des œufs durs sortis de leur sac, voilà le menu de plusieurs d'entr'eux, arrosé d'une chope de bière ou d'un verre d'eau.

Les jours de tir, le vin de Lavaux leur fait peur.

Pendant que les Vaudois dînent copieusement et font sauter les bouchons, ces messieurs se promènent, discutent et fument leur pipe.

Telles sont les mœurs du grand nombre, sauf quelques rares exceptions, quelques bons vivants, pour nous servir de l'expression consacrée.

Knuty, lui, constitue un type tout à fait à part; il a son originalité propre. C'est un homme froid, calme, impassible, petit de taille, d'une tournure allemande accomplie, les cheveux noirs abondamment pommadés et plats, les yeux gris et sans vivacité, le front haut et perpendiculaire, le menton fuyant, les dents fortes et proéminentes.

Coiffure inséparable : le pochard gris.

Knuty se dirige vers le stand d'un pas lent et mesuré, entre sans bruit, va modestement s'appuyer dans un coin et examine avec intelligence l'installation du tir ; puis il s'approche graduellement des tireurs, recherche les plus adroits et étudie le tir au point de vue de la lumière, de la distance, du vent, etc. Quand il est bien au courant de tout, il ouvre son sac et prépare ses batteries. Sa carabine, construite sous sa direction, est une arme parfaite, avec de nombreux et ingénieux accessoires dont il explique le mécanisme et l'usage aux curieux qui l'entourent.

Il se montre patient, affable avec tout le monde et répond avec une excessive douceur aux innombrables questions qu'on ne cesse de lui adresser.

Toutes ses observations révèlent une étude approfondie et scientifique du tir et des différentes armes.

Knuty tire un coup pour règler sa carabine ; cela lui suffit. Dès lors il devient une véritable machine à cartons; il se met en joue, reste immobile, le coup part, le drapeau rouge se montre et la machine continue. Si deux fois de suite le carton n'est pas atteint, Knuty plisse le front, pose son arme, va voir couler la fontaine ou cause avec ses connaissances jusqu'à ce que le poul batte moins vite et que toute agitation ait disparu.

Je tirais à côté de lui, mais j'avais ce que le ti-

reur appelle « un mauvais moment. » Et comme pour me consoler de mes misères je demandai au célèbre tireur bâlois : — Avez-vous quelquefois des jours mauvais, dans votre tir, de ces moments où l'on ne peut rien faire, où rien ne réussit?

— Voilà, me répondit-il en souriant malicieusement, il y a des jours où je suis moins bien disposé que d'autres, mais les cas sont très rares; je suis ordinairement bien disposé.

Je m'inclinai sans répondre, en me promettant bien de ne plus parler de mes misères à M. Knuty.

Il est en effet toujours très calme, bien disposé et met tous ses soins à se conserver dans cet état.

L'autre jour, à dîner, il s'appliquait à faire tenir en équilibre, sur le bout du pouce, un verre de vin rouge rempli jusqu'au bord, afin de voir s'il pouvait reprendre sa besogne avec assurance. Et chacun de l'imiter, moi le premier. Mon voisin en pâtit largement, car je renversai sur son pantalon blanc un grand verre de vin rouge.

Alors je vis rire Knuty de bon cœur ; c'était la première fois depuis son arrivée. L. M.

Les poésies de François Coppée ont obtenu jusqu'ici un très grand succès. Sa *Grève des forgerons*, par exemple, l'a rendu très populaire en France. Il y a dans toutes ses pages beaucoup de naturel, une abondance d'idées et d'images remarquable, des tableaux de mœurs fidèlement rendus, sans recherche et sans emphase. C'est une vraie causerie qui plaît, qui va droit au cœur et nous raconte les choses comme on les a vues, comme on les a senties dans la nature ou dans la vie. Nous nous permettons de lui emprunter le morceau suivant, qui sera lu avec beaucoup de plaisir par tous ceux qui connaissent nos mœurs champêtres et qui ont vu pendant les beaux jours d'été, assis près de la maison, ces bonnes vieilles gens, ces aïeuls que M. Coppée nous dépeint avec une si grande délicatesse de sentiment et de poésie.

Les aïeules.

A la fin de juillet les villages sont vides.
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain nuage à l'occident,
Conseillait la récolte au laboureur prudent.
Donc voici la moisson et bientôt la vendange ;
On aiguise les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans dès l'aube rassemblés,
Joyeux vont à la fête opulente des blés.
Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules
Au village, devant les portes restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes et les deux mains jointes sur le bâton ;
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
Avec leur long fichu peint de quelque bataille,
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
Heureuses; sans penser peut-être et sans rien dire,
Adressant un béat et rustique sourire
Au clair soleil qui dore au loin le vieux clocher
Et murit les épis que leurs fils vont faucher.
Ah ! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles !
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul,
Est mort, et, quand on est très vieux, on est tout seul :
La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne.
On vous laisse ; et pourtant encore on se résigne,
S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.
Elles aimaient naguère à bercer les enfants.
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rhythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui ; ces oiseaux
Ont pris leur vol; ils n'ont pas besoin de défense ;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas ! ce suprême jouet.
Elles pourraient encor bien tourner le rouet ;
Mais sur leurs yeux pâlis le temps à mis son voile;
Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile ;
Car de ces mêmes mains que le temps fait pâlir,
Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille
Avec ce même lin filé par leur quenouille.

Mais ni la pauvreté constante, ni la mort
Des troupeaux, ni le fils aîné tombant au sort,
Ni la famine après les mauvaises récoltes,
Ni les travaux subis sans cris et sans révoltes,
Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas,
Ni les mille tourments qui font pleurer tout bas,
En cachette, la nuit, les craintives aïeules.
Ni la foudre du ciel incendiant les meules,
Ni tout ce qui leur parle encore du passé
Dans l'étroit cimetière à l'église adossé
Où vont jouer les blonds enfants après l'école,
Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle,
Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien,
Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien;
Et maintenant à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller, en été, s'asseoir vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder d'un œil plein de sereine extase
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur ; il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout et qui est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vielles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leur quatre-vingts ans
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

François Coppée.

La mort à Naples.

L'homme est fait pour jouir; voilà ce que dit le paganisme; il suffit de visiter Pompeï sortant des cendres qui l'ont ensevelie, pour en avoir le sentiment. Ces charmantes maisons, ces gracieuses peintures, ces décorations aux couleurs vives, ces bains de marbre, ces amphithéâtres, cette profusion d'ob-